

LA
DÉFENSE
DES
DROITS
DE
L'HOMME

**MICHEL :
UNE ENFANCE BRISÉE
AU SUD-LIBAN**

Emmanuel RAVANAS

Paris
France

Ce 4 août 2006 à 12h30, la bombe a explosé et Michel a compris en un instant qu'il ne serait jamais plus un enfant comme les autres. Les nerfs sectionnés et les chairs brûlées, Michel ne remarquera jamais plus normalement sur ses deux jambes. Il a été condamné à perpétuité.

Michel est un enfant du Sud-Liban, du village d'Ain-Ebel, à quelques encablures de la frontière israélienne. Né dans une famille chrétienne, Michel a grandi dans cette région, au milieu des oliviers qu'il affectionne tant. Dans ces espaces vallonnés, Michel a depuis toujours appris à vivre avec les chiites. Beaucoup de ses copains sont des chiites, sans que la chose n'ait jamais posé difficulté. Ils sont d'ailleurs à la même école : l'école des sœurs.

Michel a dix ans mais a été témoin depuis toujours du départ de nombre d'habitants de cette région, et notamment des chrétiens. Décimée par les guerres qui embrasent cette région depuis 1975, une grande partie de la minorité chrétienne a fui ; certains en Europe, d'autres en Amérique du Nord, si bien qu'aujourd'hui il y a plus de Libanais en dehors du pays qu'à l'intérieur. Michel les rencontre ces Libanais émigrés, lorsqu'ils rentrent pour des vacances au pays. Eux repartent, lui, il reste.

Lorsque la guerre de l'été 2006 a commencé, le village d'Ain-Ebel, bien que chrétien, a servi de refuge à certains membres du Hezbollah. Tandis que certains ont fui la région vers le Nord en direction de Beyrouth où ils avaient de la famille, Michel et les siens, n'ayant pas d'attache au Nord, ni les moyens de fuir, ont décidé de descendre un peu plus au Sud et de rejoindre le village voisin de Rmeich, ce village qui jouxte la frontière israélienne. Laissant tout derrière eux, Michel, ses parents, son frère et sa sœur ont, comme près de trente mille civils, rejoint Rmeich. C'était la mi-juillet. Placés si près de la frontière



israélienne, et contrôlés en permanence par Tsahal, ils étaient persuadés qu'ils seraient ici en sécurité. Ils le croyaient. Ils ont eu tort.

Terré depuis le 24 juillet dans des caves où l'eau et l'alimentation manquaient, où l'état sanitaire était catastrophique, Michel a attendu de longues journées. Il a entendu les bombes exploser juste de l'autre côté de la colline, dans le village de Bint Jbeil, ce fief du Hezbollah quasiment rayé de la carte, mais rien dans le village de Rmeich. C'était somme toute logique, pensait-il, car étaient ici réfugiés des civils, chrétiens et chiites. Il n'y avait rien à craindre. Il le croyait. Il a eu tort.

Le 4 août au matin, n'en pouvant plus, Michel et ses copains sont sortis des abris pour jouer. Prendre un peu l'air et s'extraire pour un temps de la vie des abris. Ils étaient dix enfants et ils jouaient. Ils respiraient pour la première fois depuis des jours l'air de l'extérieur. Ils étaient heureux. Et pourtant, avec l'insouciance de l'enfance, ils jouaient sans le savoir avec la mort. Juste le temps d'apercevoir un avion et il était déjà trop tard.

Ce 4 août 2006 à 12h30, la bombe a explosé et Michel a compris en un instant qu'il ne serait jamais plus un enfant comme les autres.

Dans la panique, Michel a compris qu'il était le seul enfant à avoir été blessé. Choqués et apeurés par ce qu'ils venaient de vivre, les autres sont parvenus à se relever et sont repartis se terrer dans les abris. Un miracle qu'il n'y ait pas eu davantage de victimes. Michel, lui, est resté seul, incapable de bouger.

Lorsque l'ambulance est arrivée, compte tenu de la gravité de sa situation, Michel a été dirigé vers Beyrouth.

Il ne saura que juste avant d'arriver que c'était vers l'Hôtel-Dieu de France, l'hôpital français de Beyrouth. Il n'y a pas eu de place pour son père ou sa mère, l'ambulance était déjà pleine. En temps normal, le trajet prend près de trois heures. Le 4 août, il en a fallu dix.

Sur la route, tandis que l'infirmier avait peur que l'ambulance ne soit prise pour cible, comme ces deux ambulances chargées de blessés attaquées à Tyre quelques jours avant, le chauffeur se remémorait quant à lui les Conventions de Genève relatives au droit de la guerre. Pendant qu'il s'ingéniait à contourner la trentaine de ponts éventrés par les bombardements et à éviter les trous creusés dans la chaussée, il se demandait ce qu'il pouvait bien rester du principe général d'interdiction de destruction des infrastructures à caractère civil. Pendant ces heures interminables, Michel lui, a serré les dents, en se demandant quel pouvait bien être son tort.

Michel a été opéré à l'Hôtel-Dieu de France. Il a partagé avec d'autres blessés les souffrances de civils qui ne comprenaient rien du cauchemar dans lequel ils avaient malgré eux été entraînés. Ils étaient ce que l'on appelle pudiquement les victimes collatérales d'un conflit aveugle, où chaque partie voulait l'anéantissement total de l'autre.

Ce 4 août 2006 à 12h30, la bombe a explosé et Michel a compris en un instant qu'il ne serait jamais plus un enfant comme les autres. Malgré une première opération fort complexe où a été extrait l'éclat d'obus, les nerfs de sa jambe gauche sont sectionnés et ses chairs sont brûlées : à moins d'un hypothétique miracle de la médecine, Michel ne remarquera jamais plus normalement sur ses deux jambes. Il a été condamné à perpétuité.

Sans nouvelles de lui, la famille de Michel a cru qu'il était mort, qu'il n'avait pas pu résister à l'hémorragie qui n'avait pas manqué de se déclencher. Désespérée, la mère de Michel voulait se rendre à Beyrouth pour tenter de savoir où il pouvait bien être. À cause de la violence des combats, elle ne l'a pas pu. Dans les abris, comme une femme à qui l'on arrache une partie d'elle-même, elle a pleuré, elle a prié.

Puis, le 14 août, le jour du cessez-le-feu, un coup de fil que l'on n'attendait plus a retenti. C'était dix jours après le bombardement. Michel souffrait, mais il était en vie.

Après le cessez-le-feu, Michel a retrouvé les siens à Ain-Ebel. Avec de grandes béquilles qu'il place sous ses aisselles, Michel fait quelques pas, la jambe gauche quasi inerte.

L'école a repris en septembre dernier mais dans sa classe de base n°5, Michel ne peut plus jouer. Lorsque ses copains jouent au foot dans la cour de récréation, Michel les regarde, un peu envieux, mais il sait qu'il ne peut plus. Ce 4 août 2006 à 12h30, la bombe a explosé et Michel a compris en un instant qu'il ne serait jamais plus un enfant comme les autres.

Du haut de ses dix ans, Michel comprend que l'heure est grave, que malgré tous les médicaments, sa jambe le fait souffrir, que tout déplacement avec ses béquilles lui demande une énergie considérable, qu'il faudrait des milliers de dollars pour sa prochaine opération. La nuit, il a du mal à dormir, saisi par l'angoisse que les avions reviennent.

Michel ne comprend pas ce qui est arrivé. Sa famille a depuis toujours cohabité avec les chiites de la région, sans heurts et sans problèmes particuliers. Sa famille n'a aucune sympathie particulière pour le Hezbollah dont elle

condamne les attaques contre le territoire israélien. Pour être natifs de cette région, les membres de la famille de Michel savent bien que les tirs incessants de *Katiouchkas* ne servent à rien, sinon à participer encore un peu plus au processus d'embrasement de toute la région. Avec beaucoup d'autres, ils rêvent à la Paix.

Mais la mère de Michel me lance interrogative « *Mais que pouvons-nous faire contre ces attaques du Hezbollah ?* » Elle sait, elle, que l'histoire et la géographie ont contraint les habitants du Sud-Liban à coexister, plus qu'à cohabiter, avec le Hezbollah. Elle sait aussi que le mouvement Hezbollah est né en réaction à l'occupation israélienne, dont elle n'a rien oublié des épisodes sanglants. Elle sait que ce conflit cache en réalité d'autres questions, notamment celle de la revendication territoriale des fermes de Cheeba par Israël, qui sont des sources d'eau majeures. L'eau, cet or bleu du Moyen-Orient, à l'origine de tant de conflits !

Aujourd'hui, les chrétiens du Sud-Liban en ont assez de cette situation. Pendant le temps de l'occupation israélienne, certains Libanais ont eu le droit de travailler en Israël, dans les industries de la région d'Haïfa. C'était le cas du père de Michel. Pourtant, à la fin de cette occupation israélienne, en l'an 2000, le père de Michel se rappelle avec horreur du jour où il a été jeté en prison par les forces libanaises, accusé d'être un traître et d'avoir collaboré avec l'ennemi.

Inversement, lors du conflit de l'été 2006, il a été accusé avec d'autres d'être le soutien, sinon le complice du mouvement chiite. Comme nombre d'habitants de cette région meurtrie, Michel sait qu'il a été abandonné entre le marteau israélien et l'enclume Hezbollah. Il ne le supporte plus.

La famille de Michel se rappelle de tous ces Libanais émigrés qui viennent passer des vacances au pays et se rappelle que mille fois, on leur a dit de quitter cette terre de leurs ancêtres. Ils ne l'ont jamais voulu. Ils s'y sont désormais résolus.

Demain, plus tard, un autre jour, ils feront tout pour fuir cette terre qui s'embrase périodiquement tous les cinq ans. Ils espèrent pouvoir rejoindre un jour la France ou le Canada, s'ils obtiennent des visas pour quitter le Sud-Liban dont ils se sentent les prisonniers. Ils savent que la guerre est pour l'instant en sommeil mais qu'un jour, comme le volcan fugace, elle se réveillera. Ils n'ont plus rien à espérer. Une nouvelle fois, ils ont tout perdu.

Devant le spectacle de désolation qu'offre la vue de toutes les constructions et infrastructures réduites en cendres, de ces paysages complètement calcinés par les millions de bombes qui se sont abattues, Michel imagine ce que peut être la vie d'un enfant en France. Intrigué, il me demande si les enfants de France connaissent la guerre. Les larmes aux yeux, je lui réponds que non.

Avec tous les habitants, Michel voudrait croire à l'action de la FINUL. Pourtant, il ne comprend ni le mandat, ni la mission de cette force qui compte presque plus d'hommes que d'habitants de la région. Il sait que la tâche de ces soldats de la Paix est immense et complexe. Mais il sait aussi hélas que la volonté politique est faible, d'un côté comme de l'autre, tant la méfiance règne. De la terrasse de sa maison qui n'a pas été détruite mais qui est criblée d'impacts de balles, comme autant de traces brûlantes de l'intensité des combats, Michel voit que les avions militaires israéliens, les mêmes que ceux qui ont largué la bombe qui l'a atteint, continuent de survoler le territoire libanais, entraînant la fureur d'Alain Pellegrini, le commandant des

casques bleus du Liban (Le Figaro, samedi 11/dimanche 12 novembre 2006, p. 4). Il voit les soldats patrouiller dans leurs véhicules blindés mais il sait que les problèmes de fond ne sont pas pour autant réglés. Ils sont simplement gelés pour un temps, un temps seulement.

Dans cette région saccagée où rares sont les constructions encore debout, Michel sait qu'il faudra patiemment reconstruire, une fois de plus se remettre à l'ouvrage. Il sait qu'il faudra reconstruire les écoles détruites, reconstruire les routes et les ponts défoncés, reconstruire l'hôpital souterrain de Khiam complètement massacré, ce vestige de la Seconde Guerre mondiale pourtant érigé en Musée en 2005. Il sait qu'il faudra continuer de nettoyer les plages libanaises et particulièrement la ville de Byblos, la plus vieille cité encore habitée de l'humanité, de ce pétrole immonde et visqueux qui s'est déversé suite au bombardement de dépôts pétroliers.

Jusqu'à présent, il constate que l'aide internationale n'arrive pas mais que c'est le Hezbollah qui finance la reconstruction, en aidant également les chrétiens. Il sait que cette guerre a plus que jamais renforcé le mouvement chiite. Dans Bint Jbeil, ce fief du Hezbollah complètement détruit, à moins de cinq kilomètres de la maison de Michel, les drapeaux jaunes du Hezbollah flottent fièrement. Et les deux soldats de Tsalal pris en otage sont toujours prisonniers.

Il sait qu'il faudra vivre sur les décombres du passé et se méfier comme de la peste de ces dizaines de milliers de bombes à fragmentation qui n'ont pas encore explosé et qui causent chaque semaine, depuis la fin du conflit, des victimes civiles, le plus souvent des enfants (une dépêche AFP du lundi 20 novembre 2006 rapporte que Dan Haloutz, le chef de l'armée israélienne, a affirmé que des bombes à fragmentation ont été tirées au Liban contre ses ordres).

Les bombes au phosphore, pourtant extrêmement réglementées par le troisième Protocole des Conventions de Genève, auquel Israël n'est pas partie, ont causé des brûlures atroces sur des civils, leurs blessures s'enflammant au contact de l'air. Jacob Edery, le ministre israélien en charge des relations avec le parlement, a confirmé que l'armée a utilisé ces bombes pour attaquer des « cibles militaires », durant sa guerre contre le Hezbollah en juillet et en août. S'exprimant au nom d'Amir Peretz, le ministre israélien de la défense, M. Edery a déclaré : « *L'armée israélienne détient des armes au phosphore sous différentes formes. L'armée israélienne a utilisé des obus au phosphore durant la guerre contre le Hezbollah contre des cibles militaires en terrain découvert* ».

Elles ont également ravagé toute la nature environnante. Plus un olivier qui ne soit complètement carbonisé. La situation économique est catastrophique. Il n'y a plus de travail dans la région. Le Sud-Liban ressemble à un chaos, à un enfer.

Pourtant, avec une infinie sagesse, Michel n'exprime ni haine ni désir de vengeance. Malgré ses blessures irréversibles, il sait, lui l'enfant de dix ans, que haine et vengeance sont des sentiments vains et qu'il faudra passer au-delà.

Mais il sait aussi que vivre dans ces lieux macabres sans devenir victime de la haine relève du défi psychologique, qu'une population qui n'a quasiment connu que la guerre ne peut que difficilement surmonter. Il sait que dans le village de Qana, on ne parle plus depuis longtemps du remarquable site byzantin mais que l'on vient en pèlerinage au cimetière des enfants tués en 1996 et 2006.

Alors il me charge ici, dans ce lieu de la mémoire, de me faire l'écho de ces milliers de gens qui ne supportent plus de vivre continuellement dans le sang et les larmes.

Il demande instamment aux responsables politiques et religieux des deux côtés de faire preuve de bonne volonté, d'accepter l'idée de se parler, d'oser la voie du dialogue, de repousser les frontières de l'égoïsme et du fanatisme, pour emprunter enfin un chemin de Paix, durable et véritable.

Comme le dit si bien Amin Maalouf, le Liban est un rosier sauvage, une fleur plantée devant les plants de vigne, qui souffre en premier des maladies qui s'attaqueront bientôt à celle-ci. Pour tout le Moyen-Orient, le Liban est une sentinelle. Ce qui s'est passé au Liban depuis 1975 a annoncé les bouleversements géopolitiques qui ont marqué la période contemporaine. Ce qui se passe au Liban a des répercussions partout ailleurs au Moyen-Orient, ainsi que dans le Monde entier. Puissent les vignerons avoir la sagesse de regarder le rosier sauvage tel qu'il est, malade mais prêt à produire des fleurs...

Ce 4 août 2006 à 12h30, la bombe a explosé et Michel a compris en un instant qu'il ne serait jamais plus un enfant comme les autres. Les nerfs sectionnés et les chairs brûlées, Michel ne remarquera jamais plus normalement sur ses deux jambes. Il a été condamné à perpétuité. Pourtant, Michel sait avec les sages de ce pays que, quand tous les maux de la boîte de Pandore se sont déversés, que tout semble perdu, qu'au fond de cette boîte, tout au fond, il reste encore l'espérance...

Michel a une nouvelle fois été opéré le 31 octobre dernier. Des morceaux de nerfs de sa jambe droite ont été prélevés afin de les implanter dans sa jambe gauche meurtrie. Même si le ministère libanais de la Santé a payé une part importante de l'opération, la famille de Michel, sans ressources, a dû également contribuer. La situation de Michel aurait dû s'améliorer un peu, mais son état est plus compliqué qu'il n'avait été anticipé. Au jour où ces lignes sont écrites, Michel est encore dans son lit, sans doute pour des mois. Patiemment, il attend...

Emmanuel RAVANAS